

Musiciens sur la sellette : Richard Strauss ou le plaisir fasciné

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **15 (1985)**

Heft 2

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



PIERRE-PHILIPPE COLLET

Richard Strauss ou le plaisir fasciné

Rien à voir avec les Strauss de la valse: autre dynastie, autre monde... avec cependant la même soif de vivre, dans cette Europe menacée d'avant quatorze.

En adepte de Nietzsche, Strauss pouvait s'exclamer: *J'ai canonisé le rire!* Leçon retenue par son turbulent «Till Eugenspiel» qui fait la nique aux pédants et finit pendu. Mais le rire de Strauss n'est pas issu de la gaieté. A l'instar de «Zarathoustra», son rire *danse sur les marécages et les tristesses*. C'est une force, une vitalité, une éthique supérieure.

Weimar. Les génies s'y succèdent, s'y bousculent. A l'Hôtel «Erbpring», demeure de J.-S. Bach pendant près de dix ans, de modestes plaques de cuivre indiquaient aux voyageurs qu'ils occupaient la chambre de Paganini, de Wagner, d'Ibsen ou de Napoléon... L'Hôtel «Erbpring»: couloirs-coulisses d'une scène fabuleuse où avait déclamé Goethe, où Liszt avait étonné, où Wagner avait construit ses châteaux de cartes, cet opéra moderne dont rien, à l'époque, n'accréditait l'épanouissement.

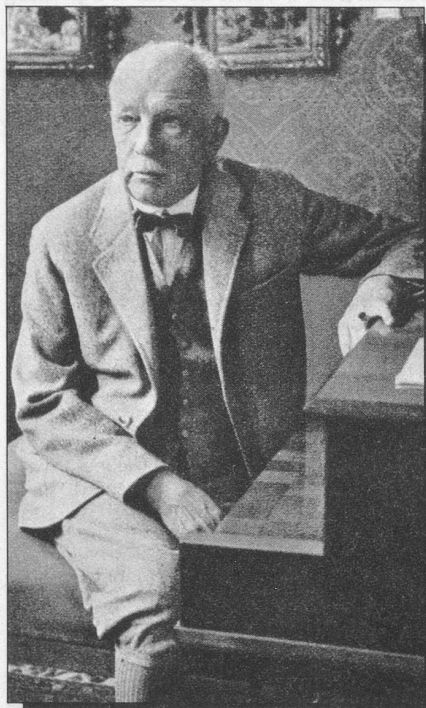
Weimar fut pour Strauss, dans les années 1890, l'époque de ses vastes poèmes symphoniques, dont il venait régulièrement donner l'audition à Paris. Nous possédons les souvenirs de Romain Rolland, qui évoquait le visage aux yeux *singulièrement clairs, vagues et fixes à la fois*. Paul Dukas, lui, s'effrayait de l'audace du compositeur qui se risquait au bord du gouffre, au bord de l'anti-musique...

Strauss devait connaître la tentation exaspérante du post-wagnérisme et du symbolisme décadent, à travers la création de ses opéras «Salomé» (Salomé, nommée reine de la Décadence par les artistes de la fin du siècle) et «Elektra», drame expressionniste écrit aux limites de la tonalité, aux limites aussi de la tension psychologi-

que et de la capacité d'audition de l'oreille.

Ce dernier opéra avait scellé la rencontre et l'amitié du compositeur et du librettiste, mieux, du poète, du copoète Hofmannstahl. Strauss apportait son barbarisme vigoureux, Hofmannstahl son raffinement aristocratique.

Curieusement, au sortir de ce dernier opéra sauvage et délirant, les deux artistes firent parallèlement un bilan qui leur prouva l'impasse de l'expressionnisme. Ensemble, ils firent volte-face, abandonnant l'héritage wagnérien pour ouvrir (les premiers!) les fenêtres



sur le monde baroque, monde non plus du fantastique, mais de la fantaisie débridée.

André Tubeuf, dans son «Richard Strauss» (Ed. Albin Michel), résume

ce que fut «Le Chevalier à la Rose», le nouvel et génial opéra de Strauss et Hofmannstahl. *Au départ, c'était une comédie de mœurs dans une Vienne à miroirs, aux minauderies meurtrières. A l'arrivée, c'était une histoire d'âmes.* Ce qui est ennuyeux, avec le livre d'André Tubeuf, c'est qu'il est si parfaitement écrit qu'on voudrait le citer en entier! Quelle plongée lucide dans l'âme de ces personnages! La maréchale: la maîtresse, l'initiatrice, la femme belle encore, qui apprendra douloureusement à se déprendre de son amour pour Oktavian, le nouveau «Chérubin» allé à l'amour d'une jeune femme de son âge, Sophie. «Le Chevalier à la Rose», c'est la réinvention du sourire, tel que l'avait découvert Mozart dans ses opéras aux larmes prestement séchées, par convenance. Autre rencontre, autre amitié, que celle de Stefan Zweig, bâillonnée par la dernière guerre, puis par la mort du poète. Strauss, âgé, devait connaître les vicissitudes du nazisme et assumer, par amour de la musique, la direction d'orchestres, la création artistique, la vie elle-même.

Sa biographie est simple. Il s'est mis en scène plusieurs fois dans son œuvre (un peintre fait bien son autoportrait), mais il n'a fait qu'écrire du bout du doigt dans le sable. Sa vraie biographie est dans ses œuvres, dans ces retrouvailles de l'âge baroque, ce monde des ors fanés et des rires, dans la simplicité de ses œuvres ultimes. «Métamorphoses», pour vingt-trois instruments à cordes, est un lumineux requiem pour ses villes brûlées. Pour la musique du XIX^e siècle peut-être aussi. Quant aux «Vier letzte Lieder», ils l'expriment atemporellement, à travers ce qui pourrait être la voix de la maréchale, personnage fictif qui lui donnait, quarante ans à l'avance, la leçon du renoncement, dans le plaisir fasciné.

P.-Ph. C.

